

7-103-1-2
c.2

FÉVRIER 1909

LE TERROIR

REVUE MENSUELLE

Publiée par l'ÉCOLE LITTÉRAIRE

PREMIÈRE ANNÉE

SOMMAIRE

ALPHONSE BEAUREGARD. — L'Iroquois ..	33	G.-A. DUMONT. — Les Miettes de l'His-	
LOUIS-JOSEPH DOUCET. — Le vieux Pont	34	toire	49
ALBERT DEEUX. — La ballade du parc .	36	ENGLEBERT GALLEZE. — Tableau	53
CHARLES GILL. — La Cloche de Tadous-		HECTOR DEMERS. — Impressions de Voy-	
sac	37	age	54
ALBERT FERLAND. — La Patrie au Poète	40	ALPHONSE BEAUREGARD. — Les Livres ..	57
HECTOR DEMERS. — Fleurs de lis	41	LOUIS-JOSEPH DOUCET. — Les deux Pi-	
JEAN CHARBONNEAU. — Les Déshérités	43	geons malheureux	59
EMILE NELLIGAN. — Le Crêpe	46	JEAN CHARBONNEAU. — Causerie théâ-	
GERMAIN BEAULIEU. — Feu de paille ...	47	trale	60

Secrétaire de la Rédaction : GERMAIN BEAULIEU

CASIER POSTAL 81

MONTREAL

L'ECOLE LITTERAIRE

(Fondée en 1895)

GABRIEL HANOTAUX, de l'Académie française,

PRÉSIDENT D'HONNEUR,

GERMAIN BEAULIEU, PRÉSIDENT,

ALP. BEAUREGARD,

JEAN CHARBONNEAU,

HECTOR DEMERS, SECRÉTAIRE,

GONZALVE DESAULNIERS,

L. J. DOUCET, TRÉSORIER,

G. A. DUMONT,

ALBERT FERLAND,

CHARLES GILL,

LIONEL LEVEILLÉ (Englebert Gallèze),

ALBERT MAILLÉ (Dreux),

E. Z. MASSICOTTE,

EMILE NELLIGAN.

L'abonnement au TERROIR est de \$2.00 par année pour le Canada et les États-Unis, et de 12 francs pour les pays d'Europe. L'année commence avec le numéro de janvier.

Toute communication concernant la revue doit être adressée au secrétaire de la rédaction.

ARBOUR & DUPONT, IMPRIMEURS-ÉDITEURS, 419 et 421, rue Saint-Paul.

L'IROQUOIS

Ainsi qu'en embuscade au socle qui l'attache
Et nu, comme autrefois ses aïeux au désert,
L'Iroquois belliqueux, ranimé par Hébert,
Dans sa main de vaincu brandit toujours la hache.

Sous la pluie et la neige, impassible, il revoit
Les pirogues dansant de rapide en rapide,
Les poteaux de torture et les scalpes humides
Alors qu'il était maître incontesté des bois.

Le désir grandissant de la ville fumeuse
D'étouffer l'île entière en ses bras d'octopus,
Et la rumeur de la cohue ambitieuse
Sur son masque de bronze impriment un rictus.

Il est vengé. Plutôt qu'errer dans la montagne,
Libres, indépendants du travail odieux,
Après s'être emparés d'un pays giboyeux,
Ses vainqueurs en ont fait, pour eux-mêmes, un bagne.

Alphonse BEAUREGARD.

LE VIEUX PONT

L'autre hier, cheminant le long du vieux sentier,
Je parvins au cours d'eau qui fuit vers la savane.
Le soleil déclinait, et l'horizon altier
Alignait les sapins comme une caravane.

Evoquant le passé, je fis halte au vieux pont,
Au vieux pont bicornu, plein de ronce et de mousse,
Couché sur le ruisseau limpide et peu profond
Que brouillèrent les pas de mon enfance douce.

Aux caresses du vent dont se plaint le roseau,
Parfois un rossignol y turlute son trille.
Et le vieux pont sommeille au-dessus du ruisseau,
Dans l'ouragan des soirs comme au midi tranquille.

L'onde claire qui court à travers le glaïeul
Où se pose en passant l'agile libellule,
Murmure comme au jour où mon fier trisaïeul
Le construisit devant le siècle qui recule.

Cet homme était robuste, il le fit de plançons ;
Sur un lit de ciment aligna les poutrelles,
Sur d'énormes cailloux plaça les étançons,
L'enduisit de mortier à grands coups de truelle.

Et, dans la paix du soir, faisant rêveurs les bois,
L'angelus au lointain planait sur le village ;
Les sapins en leur deuil et l'onde de sa voix
Priaient dans le mystère éperdu d'un autre âge.

La cigale chantait l'heure de la moisson,
Et les bons engerbeurs rassemblaient les javelles ;
Parafant leur énigme au bord de l'horizon,
Au rêve du couchant, passaient des hirondelles.

Aux chants des charroyeurs, au cri-cri des grillons,
Les granges regorgeaient de blondes tasseries ;
Sous le comble l'avoine épandait ses haillons ;
Des larmes d'or tombaient au fond des batteries.

Serein, j'ai contemplé cette épave du temps
Qui s'acharne sur nous, avec des airs moroses ;
En moi j'ai ressenti la cruauté des ans
Qui ne respecte pas la misère des choses.

J'ai vu des moissonneurs avec leurs gerbes d'or,
Qui revenaient joyeux d'espérance secrète . . .
Les aïeux sont partis, mais leurs enfants encor
Traversent le vieux pont dans leur rude charrette.

Et je songe à ceux-là que je n'ai pas connus,
Aux grands parents absents, abîmés sous la terre :
Eux qui chantaient : *Le temps passé ne revient plus,*
Me rappellent qu'un jour, hélas ! il faut nous taire !

Louis-Joseph DOUCET.

Extrait de *La Jonchée nouvelle*, en préparation.

LA BALLADE DU PARC

Ce soir, les amoureux,
Deux à deux,
Sont venus à la brune,
Ils ont jaté longtemps
Sur les bancs,
Au follet clair de lune.

Les joyeuses chansons
Des buissons
Couraient dans les allées,
Et les doux mots d'amour,
A leur tour,
Volaient, troupes ailées.

La lune, par moment,
Doucement,
Caressait toutes choses,
Pendant que les grillons,
Aux sillons,
Sérénadaient les roses.

La brise murmurait
Un vieux lai
D'amour charmant d'ivresse,
Et les jets d'eau parleurs
Et rieurs,
Chantaient tout en liesse.

Aussi, les amoureux,
Deux à deux,
Sont venus à la brune,
Ils ont jasé longtemps
Sur les bancs,
Au follet clair de lune.

Albert DREUX.

LA CLOCHE DE TADOUSSAC (*)

(FRAGMENTS)

“ On a apporté cette année vne petite tapisserie de droguette, pour embellir la Chapelle de Tadoussac ; on a aussi apporté vne cloche pour appeler les Sauvages au service... Ils prenoient vn plaisir nonpareil d'entendre le son de la cloche ; ils la pendirent eux-mêmes aussi adroitement que pourroit faire vn artisan François ; chacun la vouloit sonner à son tour, pour voir si elle parleroit aussi bien entre leurs mains, qu'entre les mains du Père. ”

(Relation de la Nouvelle-France, en l'année 1647.)

J'errais seul, à minuit, près de la pauvre église.
A la lueur de mon flambeau, je pouvais voir
Les bords prochains du golfe où montait le flot noir,
Et le petit clocher que le temps solennise.

(*) Ces vers de M. Gill et ceux qu'il a donnés dans notre numéro de janvier, sont extraits d'un poème qui a pour titre : *Le Saint-Laurent* ; ils font partie du livre neuvième, intitulé *Le Cap Eternité*.

Quelle nuit ! Le Surouest grondait dans les bouleaux,
Geignait le long des murs du temple séculaire,
Et, fraternel, entre les croix du cimetière,
Sur les tombes sans nom égrenait des sanglots.

“ Dongne ! dongne ! ” entendit mon oreille inquiète.
Le solitaire airain que rien ne troublait plus
Dans l'évocation des saints jours révolus,
Avait jeté ce cri sonore à la tempête.

.....

Après les temps troublés, quand vient la paix amie,
Les choses, comme nous, ont leur rêve éternel,
—Pensais-je, en écoutant s'envoler vers le ciel
Le rêve harmonieux de la cloche endormie.

Mais non ! . . Sur son appui rustique elle oscillait.
Un invisible bras réglait donc cette plainte ;
Une douleur humaine inspirait la voix sainte :
Ce n'est pas en rêvant que le bronze parlait.

“ Qui sonne là ! quel Montagnais dans l'ombre pleure
Le regret d'autrefois au clocher des aïeux !
J'irai te voir sonner, sonneur mystérieux,
Et je saurai pourquoi tu sonnes à cette heure ! ”

J'hésitai sur le seuil du monument sacré
Par les rayons du Ciel et par ceux de l'Histoire ;
Mais la porte en grinçant démasqua la nef noire,
—Démasqua la nef noire en grinçant . . . et j'entraï.

En vain ma voix craintive appela. Rien ! Personne !
Le silence gardait les secrets du passé.
Epris de l'Invisible, en tremblant j'avançai
Dans la terreur muette où l'inconnu frissonne.

Devant l'autel par la veillesse abandonné,
Veille dans son cercueil l'humble missionnaire ;
Son ombre plaît au Christ autant qu'une lumière...
Sur ce grand souvenir je me suis incliné.

Était-ce lui, l'apôtre intrépide au cœur tendre,
Qui, réveillant la cloche au fond des vieux oublis,
Venait renouveler pour les ensevelis
Le " plaisir nompareil qu'ils prenoient de l'entendre ! "

Je l'évoquais, cloche des deuils et des adieux,
Et cloche des fiertés joyeusement sonore,
Saluant, par son chant virginal dans l'aurore,
Le chef Tacouérima toujours victorieux.

J'évoquais ses Noël's perdus... quand la rafale
S'engouffrant dans l'église, éteignit mon flambeau ;
La nuit m'enveloppa d'horreur près du tombeau,
Et l'aile de la Mort effleura mon front pâle.

" Dongne don ! dongne don ! " gémit l'airain plus bas
Dans l'épouvantement des profondes ténèbres ;
Un frisson glacial parcourut mes vertèbres,
Car j'avais reconnu le rythme lent du glas.

Comment suis-je sorti vivant de cette tombe !
Deux fantômes amis m'ont entraîné dehors...
Mais après tant de jours écoulés depuis lors,
Le tintement fatal dans ma mémoire tombe.

Le souffle furibond de l'ouragan s'accrut ;
La plainte résonna plus lugubre et plus longue :
" Dongne ! dongue dongdon ! daingne don ! dongne dongue ! "
Puis l'ouragan fit trêve et la cloche se tut.

L'âme de Nelligan m'a prêté son génie
Pour clamer : " Qui soupire ici des désespoirs !
Cloche des âges morts sonnant à timbres noirs,
Dis-moi quelle douleur vibre en ton harmonie ! "

Un affreux tourbillon fit rugir la forêt
Et les flots fracassés sur la rive écumante ;
Alors je crus entendre au loin dans la tourmente,
Une voix tristement humaine qui criait :

— " Je suis Tacouérima que le chagrin emporte
Sur les ailes du vent, au pays Montagnais...
Je viens du souvenir où je veille à jamais...
Et j'ai sonné le glas de ma nation morte ! "

Charles GILL

LA PATRIE AU POETE

Poète, mon enfant, tu me chantes en vain.
Je suis la Terre ingrate où rêva Crémazie.
Célèbre si tu veux ma grave poésie,
Mais pour toi, mon enfant, je n'aurai pas de pain.

Pour toi, mes paysans ne sèment pas la terre.
Quand tu presses l'Été de blondir leurs moissons,
Généreux, daigent-ils honorer tes chansons ?
Poète, le semeur ne se dit pas ton frère.

Au bercement des vers, Poète, endors ta faim.
Que la gloire du Rêve ennoblisse ta vie.
Proclame qu'elle est belle et grande ta Patrie,
Mais pour toi, mon enfant, je n'aurai pas de pain.

Rêveur, pourquoi m'aimer comme on aime une femme ?
Tes yeux se sont mouillés d'avoir vu ma beauté.
Pour comprendre ton cœur et vivre ta fierté,
Poète, mon enfant, il me faudrait une âme !

Les noms des fiers Aïeux dont l'honneur et la foi
Font pensif l'Etranger qui traverse mes plaines,
Nomme-les, plein d'orgueil, dans tes strophes hautaines.
Poète, ces grands Morts ne revivent qu'en toi.

Va, Barde primitif des vierges Laurentides,
Va-t-en pleurer ton cœur comme un fou dans les bois,
Fidèle au souvenir des héros d'autrefois,
Tandis que l'or vainqueur fait les hommes avides !

Poète, mon enfant, tu me chantes en vain.
Je suis la Terre ingrate où rêva Crémazie.
Célèbre si tu veux ma grave poésie,
Mais pour toi, mon enfant, je n'aurai pas de pain !

Albert FERLAND.

FLEURS DE LIS

Donc, on lui refusait les honneurs de la guerre,
A Lévis, ce soldat, ce Français, qui, naguère,
Les avait, à Québec, si rudement battus.
— Par cette lâche insulte aux plus nobles vertus,
Les Anglais crurent-ils mieux venger leur défaite ? —
Nous avions, du malheur, hélas ! touché le faite.
Et Lévis commanda de brûler les drapeaux,
De les rendre épargnant l'affront à nos héros.

— Sainte-Hélène, cette île éclore en notre fleuve,
Où l'enfant, de nos jours, froisse sa robe neuve,
Voyait, parmi ses bois, s'allumer un bûcher,
Et l'on sentait la mort d'un peuple s'approcher.
Ils étaient là, frappés par le destin, nos pères,
Ceux que nous oublions en nos jours plus prospères ;
Même après Carillon, la Monongahéla,
Les plaines d'Abraham, vaincus, ils étaient là !
Les troupes se rangeaient en ordre de bataille :
Soldats et durs trappeurs, riant de la mitraille,
Croyaient que toute l'âme allait leur défaillir.
Le tambour bat au champ et les fait tressaillir...
Aux drapeaux qui s'en vont, ils présentent les armes ;
Leurs yeux ont éprouvé la surprise des larmes.
Il faut bannir l'espoir : c'est bien l'effondrement !
Or, le premier drapeau s'incline lentement,
Bientôt évanouï dans la flamme qui monte.
Soudain, levant les yeux, l'un de nos soldats compte,
Au fond du ciel obscur où manœuvre la nuit,
Lorsque l'emblème auguste en pluie ardente fuit,
Au lieu des lis royaux un nombre égal d'étoiles.
— Toujours le crépuscule épaississait ses voiles.—
Mais, à chaque étendard que dévorait le feu,
Là-haut, promesse écrite avec la main de Dieu,
Symbole d'avenir, tracé sur leurs désastres,
Nos soldats regardaient apparaître des astres.
Alors, pour ce drapeau qui revivra toujours,
Une dernière fois battirent les tambours ;
Et, malgré tant de gloire envolée en fumée,
Un cri prodigieux retentit dans l'armée,
S'éleva comme un aigle, en un immense essor :
Le ciel sombre brillait, plein de fleurs de lis d'or !

Hector DEMERS.

LES DESHERITES

Aux mendiants du monde, à tous les pauvres hères
Que le ciel exila des terrestres trésors ;
Aux éternels proscrits pleurant sur leurs chimères,
L'esprit toujours bercé par leurs visions d'or,

Un jour, j'ai demandé ce que pour eux la vie
Sema sur leur chemin de regrets superflus ;
Et ces hordes de gueux, pleins de haine et d'envie,
N'ayant jamais goûté des bonheurs absolus

Répondirent : “ Hélas ! dans nos mains amaigries,
“ Nous n'avons pas tenu la coupe aux vins poudreux :
“ La Fortune pour nous eut des sources tariées,
“ Et nous regrettons l'or qui nous eut faits heureux ”.

Aux riches de la terre, exaspérés de vivre
Dans l'assouvissement des plaisirs passagers,
A ceux-là qui souillaient l'amour dont on s'enivre,
Ayant des cœurs flétris et des yeux mensongers,

J'ai demandé pourquoi, regorgeant de richesses,
Vivant d'indifférence, ils s'en allaient sans but ;
Et ces dieux de la chair et des folles ivresses,
Jetant un long regard vers les âges vécus

Répondirent : “ L'envie a fait nos âmes pleines
“ D'impossibles désirs et de mornes rancœurs ;
“ Sans être satisfaits des jouissances vaines,
“ Nous regrettons la pauvreté des humbles cœurs. ”

— “ O privilégiés d'un triomphe illusoire,
“ Que l'amour de régner vers les cimes conduit,
“ Vous les ceints de lauriers et les buveurs de gloire,
“ Pourquoi vos fronts rêveurs sont-ils couverts d'ennui ? ”

Ils m'ont dit : “ Les grandeurs avilissent les hommes ;
“ Nos farouches orgueils sont des dieux exécrés ;
“ Le vertige est trop grand aux sommets où nous sommes :
“ Nous regrettons l'oubli qu'on garde aux ignorés. ”

— O vous les tourmentés de doutes innombrables,
“ Les impuissants chercheurs de grandes vérités,
“ Vaincus que l'insuccès rendit inconsolables
“ Et qui sur les néants usez vos volontés ;

“ Vous les profonds penseurs et les mâles génies,
“ Qui ramenez le monde aux lois de la raison ;
“ Vous dont l'âme a connu les longues agonies,
“ Devant le froid calcul et l'âpre trahison ;

“ O vous les destructeurs des austères croyances,
“ Qui n'avez pas courbé vos fronts devant leurs lois,
“ Quel étrange remords trouble vos consciences,
“ Vous qui de vos pensers hautains fûtes les rois ? ”

Ils m'ont dit : “ Nous avons vainement sur la terre,
“ Tenté d'approfondir le sens indéfini
“ De l'Être, inexplicable en son troublant mystère :
“ Nous regrettons d'avoir tourmenté l'Infini ! ”

— Que voyez-vous encore au fond de vos cornues,
“ Savants désabusés dont le puissant cerveau,
“ Devant nous dévoila les choses inconnues,
“ Les secrets de la vie et la nuit du tombeau ?

“ N’avez-vous pas jeté dans le creuset du monde
“ La splendeur et la gloire aux terrestres Cités ;
“ Et pourquoi plaignez-vous la science profonde,
“ Qui fit les peuples forts dans leurs prospérités ? ”

Et les savants m’ont dit : “ Nous avons fait les races,
“ Leur enseignant l’amour qui rend le cœur heureux ;
“ Mais les peuples, hélas ! cupides et voraces,
“ Civilisés d’hier se détruisent entre eux.

“ C’est pourquoi demeurant à tout jamais les sages
“ Que l’inhumain orgueil traite de son mépris,
“ Tristes, nous regardons l’écroulement des âges
“ Et regrettons d’avoir été des incompris. ”

— O vous les cœurs épris des beautés éternelles,
“ Que le désir de les comprendre fit souffrir ;
“ Vous les divins martyrs aux brûlantes prunelles,
“ Que les serments brisés ont fait presque mourir ;

“ O vous les contempteurs de l’impure Aphrodite,
“ Qui cherchiez les baisers et les amours sans fin ;
“ O vous, pour qui la chair sans âme fut maudite
“ Et qui des voluptés divines aviez faim ;

“ Vous que les souvenirs, en de lentes tortures,
“ Accablent de regrets, vous refusant l’oubli,
“ Pour qui le Sort laissa d’incurables blessures,
“ Et des rides sans nombre à votre front pâli ;

“ O vous les doux rêveurs et les mélancoliques,
“ Qu’une fleur fait songer et remplit de tourments,
“ Qui trouvez dans le vent de suaves musiques
“ Et pour qui le silence est plein d’enchantelements ;

“ Amoureux d'idéals et de neuves pensées,
“ Que les hommes fuyaient, ne les comprenant pas,
“ Lorsque vous songerez à vos douleurs passées,
“ Que regretterez-vous des choses d'ici-bas ? ”

Et tous ces demi-dieux, contemplateurs sublimes,
Drapés superbement dans leur rêve vaincu,
Conquérants de l'espace et des lointaines cimes,
Répondirent : “ Nous regrettons d'avoir vécu ! ”

Jean CHARBONNEAU.

Extrait des *Blessures*, en préparation.

LE CREPE

(INÉDIT)

Combien j'eus de tristesse en moi ce soir, pendant
Que j'errais à travers le calme noir des rues,
Éludant les clameurs et les foules accrues,
A voir sur une porte un grand crêpe pendant.

Aussi, devant le seuil du défunt résidant,
Combien j'eus vision des luttes disparues
Et des méchancetés dures, sordides, crues,
Que le monde à ses pas s'en allait épandant.

Bon ou mauvais passant, qui que tu sois, mon frère !
Si jamais tu perçois l'emblème funéraire,
Découvre-toi le chef aussitôt de la main,

Et songe, en saluant la mort qui nous recèpe,
Que chaque heure en ta vie est un fil pour ce crêpe
Qu'à ta porte peut-être on posera demain.

Emile NELLIGAN.

FEU DE PAILLE

J'ai toujours adoré ce jeu,
Enfant, de ramasser des herbes,
D'en faire d'imposantes gerbes,
Et, la nuit, d'y mettre le feu.

Je ressentais dans tout mon être
Une orgueilleuse volupté
A voir, devant cette clarté,
Fuir l'ombre qui venait de naître.

Pendant que les flammes tordaient
Les pauvres plantes desséchées,
Que les flammèches, arrachées
Par la brise folle, montaient,

Montaient en une danse folle
Au rythme du crépitement,
Vers l'insondable firmament
Où tout ce qui brille s'envole,

Je regardais, là, sans frayeur,
Se profilant sur le ciel sombre,
Grandir immensément mon ombre,
Noire sur la fauve lueur.

Auprès de ce grand feu de paille,
Je paraissais un homme, enfin :
Et pour grandir l'ombre sans fin,
Je haussais ma petite taille.

De voir dans le lointain béant
La silhouette gigantesque,
J'arrivais à me croire presque
Héros d'un conte de géant.

Et, fiévreusement, dans ma tête
— Étincelles qu'un vent brutal
Transporte loin du feu natal —
Déjà, les projets de conquête

Tourbillonnaient !. . Mais brusquement
Par un souffle trop fort atteinte,
La flamme, hélas ! s'était éteinte
Après un éblouissement.

Quelques flammèches incertaines
Montaient encore, astres mouvants,
Se perdre sur l'aile des vents
Parmi les étoiles lointaines ;

Puis, plus rien. Rien que l'obscurité
Triomphante, en spectres féconde,
S'étendant partout à la ronde
Sous mon regard épouventé . . .

Et maintenant que les années,
Roulant au hasard du destin,
Ont fait tomber sur mon chemin
Tant de fleurs trop vite fanées,

Triste, je songe que souvent
J'accumule, ainsi que des herbes,
Dans mes jours, des rêves superbes
Pour les brûler, comme un enfant . . .

Germain BEAULIEU

LES MIETTES DE L'HISTOIRE

LA MILICE DE LA SAINTE-FAMILLE

Dans les premiers temps de la fondation de Montréal, ses habitants étaient obligés de se tenir toujours en éveil pour ne pas être surpris par les Iroquois, ces ennemis de tous les instants.

M. de Maisonneuve n'avait sous ses ordres qu'une petite garnison de soldats se tenant presque constamment au fort de Ville-Marie pour répondre à toutes les attaques, mais elle était insuffisante pour tenir tête aux sauvages ; aussi, dans la plupart des combats livrés, pour ne pas dire tous, les habitants durent prendre les armes pour défendre la ville naissante.

Pour faire face à toutes les éventualités, M. de Maisonneuve fonda d'abord une *confrérie militaire* de soixante et douze hommes pour seconder la garnison du fort. Mais, en 1663, cet habile gouverneur ayant appris que les Iroquois voulaient tenter un effort suprême pour détruire les établissements des Français et que déjà ils se réunissaient en forces considérables, il résolut de former une milice qu'il nomma lui-même la milice de la Sainte-Famille. Le 27 janvier 1663, il lance l'ordonnance qui suit pour demander aux habitants de s'organiser par escouades :

“ Paul de Chomedey, gouverneur de l'île de Montréal et des terres qui en dépendent ; sur les avis qui nous ont été donnés de divers endroits, que les Iroquois avaient formé le dessein d'enlever de surprise ou de force cette habitation, et le secours que Sa Majesté nous a promis n'étant point arrivé encore ; nous, attendu que cette île appartient à la sainte Vierge, avons cru devoir inviter et exhorter ceux qui sont zélés pour son service de s'unir ensemble par escouade chacune de sept personnes ; et après avoir élu un caporal à la pluralité des voix, de venir nous trouver pour être enrôlés dans notre garnison, et, en cette qualité, suivre nos ordres pour la conservation de ce pays. Nous promettons de notre part que, dans les dangers qui pourront se rencontrer aux occasions militaires, les intérêts des particuliers nous seront toujours chers,

et que nous serons prêt à ôter du rôle ceux qui se feront inscrire pour les fins susdites, toutes les fois qu'ils nous en requerront. Ordre au sieur Du Puis, major, de faire insinuer le présent ordre au greffe de ce lieu, et ensemble les noms de ceux qui se feront enrôler, pour leur servir de marque d'honneur comme ayant exposé leur vie pour les intérêts de Notre Dame et le salut public.

“ Fait à Ville-Marie, le 27 janvier 1663.

“ PAUL DE CHOMEDEY. ”

Le lendemain (28 janvier), cette ordonnance fut affichée et lue à l'issue de la grand'messe. Conformément au désir de M. de Maisonneuve, le sieur Zacharie Du Puis, écuyer, major de la garnison de l'île de Montréal, déposa ce document au greffe.

A cet appel, les habitants s'empressèrent de se former par escouades ayant chacune un caporal à sa tête. Et, quatre jours après la publication de l'ordonnance (1er février), la milice de la Sainte-Famille était formée.

Nous allons donner maintenant les noms des colons qui s'offrirent d'eux-mêmes, n'écouterant que leur courage et leur dévouement, pour secourir Montréal et garder à la France ce poste si laborieusement établi. En lisant cette liste, plusieurs des habitants actuels de Montréal seront heureux d'y lire les noms de leurs ancêtres.

Voici cette liste que nous empruntons à l'abbé Faillon (*Histoire de la colonie française en Canada*, tome III) :

1ère escouade : Jean de Lavigne, caporal ; Mathurin Roullié, Robert Péroy, Julien Averty dit Langevin, Thomas Monnier, Isaac Nafrechou, Michel Guibert.

2ème escouade : Urbain Bodereau dit Graveline, caporal ; Jean Aubin, Pierre de Vauchy, Jean Guerrin, Jacques Hordequin, Claude Marcout, Louis de la Porte.

3ème escouade : Pierre Bonnefons, caporal ; Pierre Gadoys, André Pilet, Jean-Baptiste Gadoys, René Langevin, François Caille ou Cail, Antoine Lafontaine.

4ème escouade : Gabriel Lesel dit le Clos, caporal ; Maurice Adverty dit Léger, François Le Ber, Michel Morreau, Jean Cadieux, Pierre Richomme, Pierre Malet.

5ème escouade : Jean Gasteau, caporal ; Estienne de Saintes,

André Trajot, Barthélemie Verreau, Pierre Coisnay, Guillaume Hollier, René Péron dit le Carme.

6ème escouade : Gilbert Barbier, caporal ; Estienne Truteau, Jean Desroches, Nicolas Godé, Paul Benoist, Pierre Peppin, François Bailly.

7ème escouade : Pierre Raguideau dit Saint-Germain, caporal ; Tècle Cornelius, Antoine Baudet, Pierre Desautels dit Lapointe, Jean Beaudouin, Honoré Langlois dit Lachapelle, Jean de Niau.

8ème escouade : Claude Robutel, caporal ; Robert Lecavalier dit Deslauriers, Bénigne Besset, Jean Gervaise, Urbain Tessier dit Lavigne, Jacques Le Ber, Charles Lemoyne.

9ème escouade : Jacques Mousnier, caporal ; Jacques Roulleau, Estienne Champeau, François Tardivel, Antoine Brunet, François Leboulanger, Robert de Nuemance (Hollandais).

10ème escouade : Jacques Testard dit Laforest, caporal ; Charles Testard, Jacques Millot, Laurent Archambault, Jacques Dufresne, André Charly dit Saint-Ange, Pierre Dagenest dit Lespine.

11ème escouade : Jacques Lemoyne, caporal ; Jean Quentin, Julien Blois ou Benoist, Grégoire Simon, Laurent Glory, Michel André dit Saint-Michel, Guillaume Grenet.

12ème escouade : Louis Prud'homme, caporal ; Henri Perrin, Hugues Picard dit Lafortune, Louis Chevalier, Jacques Beauvais dit Saint-James, Jean des Carryes, Jacques Mousseau dit Laviolette.

13ème escouade : Mathurin Goyer dit Laviolette, caporal ; Jean Leduc, François Roisnay, Pierre Gagnier, Guillaume Estienne, Pierre Pigeon, Laurent Bory.

14ème escouade : Le sieur de Saily, caporal ; Gilles Lauson, Guillaume Gendron, Jean Chevalier, Antoine Courtemanche, Pierre Tessier, Pierre Saulniers.

15ème escouade : Pierre de Lugerat dit Desmoulins, caporal ; Jean Lemercher dit Laroche, Mathurin Langevin dit Lacroix, Simon Galbrun, Michel Paroissien, Pierre Chicouanne, Antoine Renault.

16ème escouade : Honoré Dasny dit le Tourangeau, caporal ;

Mathurin Thibaudeau, Jean Renouil, Charles Ptolomel, Mathurin Jouaneaux, Michel Théodore dit Gilles, Jean Scelier.

17ème escouade : Nicolas Hubert dit Lacroix, caporal ; Pierre Lorrain, Louis Loisel, Marie Jannot dit Lachapelle, Mathurin Lorion, Jean Chaperon, Nicolas Milet dit le Beauceron.

18ème escouade : Jean Cicot, caporal ; Mathurin Jousset, Jacques Beauchamps, Elie Beaujean, Fiacre Ducharme, Simon Cardinal.

19ème escouade : Jean Valiquet, caporal ; Urbain Geté, Jacques Delaporte, Pierre Gaudin, Simon Desprez, René Fillastreau, Louis Guertin.

20ème escouade : Desmoulins, caporal ; Brossard, Brunier, Léger Hébert, Lavallée, Pierre Charon, René Fezeret.

Cet empressement des habitants toucha vivement le cœur de M. de Maisonneuve, et il exigea que les noms fussent déposés au greffe à la suite de son ordonnance “ pour servir de mémorial à la postérité de leur immortel dévouement ”.

L'abbé Faillon, en publiant ces documents historiques, ajoute les remarques suivantes : “ Nous accomplissons son juste et religieux désir (celui du gouverneur) en rapportant dans son entier ce monument national, si honorable au pays, et en particulier à plusieurs des anciennes familles, à qui nous sommes heureux de révéler ici ce titre de leur gloire ”.

Pour notre part, nous irons plus loin que l'abbé Faillon, en demandant aux citoyens de Montréal d'ériger une colonne à la mémoire des miliciens de la Sainte-Famille. Les noms de ces généreux défenseurs que nous sommes tenté d'appeler nos croisés canadiens — car ils combattirent comme les croisés de la Terre-Sainte pour l'honneur de la France et l'expansion du culte catholique — sont dignes d'être gravés sur le marbre pour servir d'exemples aux générations futures;

G.-A. DUMONT.

TABLEAU

Il est neuf heures à l'horloge de chez le père Longpré. Le bonhomme, coiffé de sa tuque bleue, tisonne de son bras velu la flamme d'un vieux poêle où pétille une bûche d'érable. Il sait bien faire le feu ; aussi le dicton des habitants d'en bas s'est réalisé : " Qui sait faire le feu trouvera bon parti " ; et Marguerite est la plus accomplie des femmes. Ses lunettes au bout du nez, la bonne vieille reprise avec soin le linge des plus jeunes, qui vont à l'école, et prête, de temps à autre, l'oreille du côté de la pièce voisine pour s'assurer qu'ils dorment. La belle lampe en porcelaine, achetée en ville, l'an dernier, à l'époque des fêtes posée au beau milieu de la grande table, éclaire majestueusement la propreté remarquable de la pièce. Le père Longpré bourre son bougon qui déborde d'un tabac odoriférant et, d'une main calleuse qui ne craint point la flamme, pose un tison sur sa pipe culottée, tout en glissant furtivement un regard de satisfaction vers Simonette, que courtise en ce moment Pierre Dureau, un brave garçon, le meilleur charpentier de la place. La fille est de l'or, le garçon premier numéro : pourquoi pas bientôt la noce ? C'est ce que rumine le vieux paysan. Et la grosse fillette aux yeux bleu pervenche rit, pour un anneau que son futur feint de vouloir lui enlever. C'est gentil, cette jeunesse, pense le père. Il s'endort sur sa chaise avec cette pensée, se réveille pour constater que la cour se prolonge, se rendort pour se réveiller au bruit monotone des dix coups que sonne la grande horloge. Et comme on n'est pas cérémonieux, chez le père Baptiste, il se permet de remonter la pendule. Le gars d'en bas, qui a du savoir-vivre, n'a garde de ne pas partir. " N'y a pas de presse ", hasarde le bonhomme au milieu d'un bâillement. La fille fait une moue qui signifie : " Sitôt ! ". Le cheval piaffe à la porte. Pierre monte en voiture accompagné des vœux de sa fiancée. Le temps est clair. Une neige toute neuve mêle de la blancheur à l'or des millions d'étoiles, qui tombe du firmament. Le paysage, au loin, ondule sous le vent frais de la nuit. Mais Pierrot n'est pas poète ; il s'en va, au grand galop de son cheval, inattentif à toutes ces beautés : qu'est-ce que cela à côté de Simonette ?

Englebert GALLÈZE.

IMPRESSIONS DE VOYAGE

I

La Gascogne s'éloignait du port. La houle soulevait le navire de ses ondulations douces et longues. Les passagers se promenaient sur le pont de bois extrêmement propre, ou regardaient, les uns assis dans une sorte de fauteuil pliant, les autres appuyés du coude au garde-fou, cette mer que, sans doute, plusieurs n'avaient jamais vue. Le jour était magnifique, le ciel très bleu, l'air marin soufflait sa fraîcheur aux visages et dans les poitrines. Derrière nous, dans le firmament, la statue de la Liberté tendait son énorme bras de bronze, et, par la vitesse de notre course, comme un fantôme, devenait de plus en plus vague. Nous entrions dans la solennité de la mer, que, malgré les contacts de son réalisme, la civilisation n'a encore pu détruire. La masse de fer et de bois glissait...

Au réveil, le lendemain, le navire roulait et tanguait d'une façon effrayante ; les lames rugissaient au bord de l'entrepont ; l'Atlantique présentait l'image d'un troupeau de collines rué sous le ciel bas ; l'étrave les coupait : elles se reformaient.

Notre compatriote, M. l'abbé Laganière, M. l'abbé Rocher, de Saint-Pierre et Miquelon, et moi, nous allâmes à l'arrière nous asseoir. Afin de mieux résister aux coups de la tempête, nous nous tenions les uns aux autres. Une de ces larges manches à air, évacuées comme des tromblons, que faisait trembler et crier le souffle du vent, nous servit de siège et de refuge. Le spectacle était sans égal !

Le navire, lourde et disgracieuse machine dans le port, avait ses proportions atténuées soudain, dans le décor immense. Pareil à ces oiseaux dont la marche est pénible mais le vol admirable, il prenait une élégance de jouet solide, que nul n'aurait pu prévoir. Le génie humain dominait en souriant. L'avant se berçait parmi les flots. L'arrière descendait : la vague montait, bleuâtre. L'eau roulait une fusion de pierreries inconnues. Beauté si étrange, d'une

couleur d'acier telle, qu'il en sortait de l'angoisse. Nous restions là, pensifs, sur le pont imprégné d'eau de mer, inondé d'eau de pluie. Au loin, suivant une route parallèle à la nôtre, mais en sens contraire, un charbonnier cheminait. Balayé constamment, comme il devait peiner, le pauvre, par ce temps terrible, avec sa lourde cargaison ! A chaque minute on ne voyait que les mâts. Partout, la même souffrance féconde ; plus de désert. L'homme voudrait en vain, aujourd'hui, fuir ses compagnons de chaîne : pas un coin de terre, une goutte d'eau, un flocon de neige !

Bien des fois, désirant cette solitude, je m'accoudai au bord du navire. L'eau passait, rapide, surtout, quand le roulis penchait très près de l'abîme le premier pont. Mes promenades s'étendirent jusqu'à la pointe du gaillard d'avant, là, où l'air applique comme un masque froid, où sa volupté devient plus pénétrante. A ne pas regarder en arrière, l'on se peut croire dans la solitude absolue, stylite moderne debout sur sa colonne, malgré le furieux assaut des pouvoirs marins. Dans cet endroit, je trouvai, à ma grande surprise, puisque alors nous étions à de fortes distances des côtes, un moineau. A mon appel, un passager accourut. Mais l'oiseau, comprenant que l'usage de ses ailes, naguère salut, maintenant signifiait destruction, rampa sous des cordages, et disparut.

Rien n'est lugubre comme la tourmente en mer la nuit. Le navire avance en frissonnant. Autour, le vent se plaint, le vent siffle. Les ampoules électriques, sur le pont couvert, tapies dans les angles, araignées lumineuses, tissent leurs toiles jaunes. Leur misérable clarté rend plus dense l'infini vivant des ténèbres. L'avant du paquebot, imposant dans l'espace rétréci par l'ombre, s'abaisse et se soulève. L'on songe à l'écrasement de deux colosses pareils, l'on songe au naufrage où l'on ne voit rien. On se croirait arrêté, n'était, des hélices, la continuelle vibration. Les mâts, comme des lances, percent le firmament.

Pendant les neuf jours que dura la tempête, à deux d'entre nous, il fut donné, une fois, d'entendre la docte conversation, pleine d'intérêt actuel, du comte de Lavalette, secrétaire de l'Automobile Club de France, et de Monseigneur Ireland, l'illustre archevêque américain, dont ne m'a point paru surfaite la renommée. L'éternelle et passionnante question, celle des rapports de l'Eglise et de l'Etat, en formait la substance, et l'on pouvait ouïr l'arche-

vêque affirmer, de sa belle voix grave, avec son visage austère, où se marque la pensée, et, je souhaite ici que la mémoire ne me fasse point défaut, ces paroles m'étant par elle seule présentes, après plus de deux ans : " L'Eglise française, Monsieur, à mon avis, bien entendu, les principes mis à part, ne peut absolument rien perdre à la séparation ". Puis, le vieux sang celtique s'enflammant peu à peu, il parlait, la figure traversée des mouvements de l'âme, de l'Orient, des pays prodigieux, où, clamait-il, avec l'exotisme de son accent, l'Eglise est encore pour la France aujourd'hui, une source inépuisable de bienfaits, même matériels. Le comte hautement approuvait, déclarant que, des catholiques serait grande l'amertume, si leur Dieu n'était plus le Dieu de la patrie, à laquelle ils restaient prêts à donner leur sang. Tout cela exprimé avec cette harmonie et cette correction du langage, avec ce rythme de la phrase, qu'ici nous avons tant de peine à acquérir, que jamais nous ne possédons dans leur plénitude, et, dont la conservation est rendue douloureuse, par l'hostilité qu'elle rencontre à chaque pas. Les deux interlocuteurs se séparèrent charmés l'un de l'autre. Monseigneur Ireland, hochant sa tête puissante, encore sous l'effet du plaisir profond de cette causerie, se récriait : " Mais il parle très bien !.. très bien !.. ". Et, quelques instants plus tard, j'entendais le comte s'exclamer, devant M. l'abbé Laganière, sur le même ton d'enthousiasme : " Monseigneur Ireland, par la connaissance merveilleuse qu'il a des affaires de ma patrie, peut être extrêmement utile à la France auprès du Vatican ". Avec un air de doute sur cette influence de l'archevêque américain, notre compatriote ayant répliqué que sa teinte de libéralisme pouvait bien lui causer quelque tort aux yeux de la cour papale, le comte reprit, dans un élan de conviction chaleureuse : " Il faut cela pour rendre le succès possible ".

Monseigneur Ireland, un autre jour, se trouvant à la table où nous étions nous-mêmes, laissa tomber ce blâme : " Je reproche aux Canadiens français de ne pas aimer assez la France ". La cruelle vérité nous souffleta. Aucun de nous ne répondit. Répondre ?.. Non ?.. Le reproche était malheureusement trop fondé. Oui ?.. L'aveu était vraiment trop dur. Et puis, quelles restrictions n'aurait-il pas fallu ! Dans combien d'âmes canadiennes l'autel est encore debout et la Divinité visible ! France ! non, chez nous, ton culte n'est pas mort. France ! pour les enfants que ton aile abrite,

tu es la Mère, pour d'autres fils lointains, tu restes une religion. Ne les dédaigne pas. Dans leur effort d'ajouter une étincelle au rayonnement de ta gloire, nul ne se demande : " Serai-je rémunéré ? " L'espoir de récompense pour eux n'existe pas. Non seulement, tu es la Mère-Patrie, tu es la Beauté, tu es l'Idéal. Voilà toute la logique de leur amour, de leurs travaux. L'un des plus humbles parmi ces humbles pose en frémissant le pied sur ton sol de légende. Bénis-le ! Dilate son âme à la mesure de ta grandeur ! afin que jamais, l'oubli, l'ignorance, l'ambition, ne fassent, de ton obscur apôtre, un apostat.

Hector DEMERS.

LES LIVRES

L'autre jour, par désceuvrement, j'achetais un magazine français de fiction rempli de cette psychologie à outrance, où l'esprit se penche sur le cœur torturé de sensations délicates, l'analyse chimiquement, puis le frappe comme un gong et en écoute les vibrations. J'admire la psychologie, c'est une science nécessaire pour nous faire entrer dans la chemise des personnages ; mais, de grâce, qu'on nous épargne les livres dont elle fait l'unique substance. Son activité se porte sur l'amour ou plutôt sur la sentimentalité, la sensiblerie, et c'est une âme de rude santé qui s'échappe indemne d'une lecture où l'on voit homme et femme s'user à constater les érosions d'un sentiment sur un sentiment. Est-ce de la vie, cela ? Imagine-t-on, comme dans Jean d'Agrève, un gaillard jeune, robuste, riche, qui n'a d'occupation que trancher son cœur et l'expédier par lambeaux à sa maîtresse ? Naturellement, à force de s'examiner, se retourner de tous côtés sur le gril, les impressions s'exacerbent, un bobo tourne au cancer et la vie entière, sous le microscope inquisitif, accuse une surface tourmentée comme celle de la lune. L'imagination plongée dans l'amollissante rêverie rend l'âme maladive, inapte à chasser la vision d'un bonheur chimérique, et l'existence semble

boîteuse. Aussi la mort de Jean d'Agrève est la suite logique de sa vie. Il veut servir sa patrie, oui, mais après avoir jeté ses armes il cueille une fleur et s'élançe à la poursuite des Annamites qui l'abattent d'un coup de fusil. Ce soldat n'a pas fait son devoir et ce n'était pas un homme.

L'homme normal découpe largement la part du cœur dans sa vie, mais sans mièvrerie, virilement, les yeux fixés sur l'avenir, non pas rivés au passé. Qui n'a pas eu ses déceptions d'amour dont s'est évanouie l'amertume ? Dans le domaine moral comme dans le règne végétal, les morts doivent nourrir les vivants plutôt que les empoisonner. Les plantes croissent sur les végétations décomposées, les souvenirs peuvent devenir sources d'énergie. Le besoin d'agir, identique à la sève puisée dans la terre par les arbres, aussi violent que la faim, à part d'être la norme de tout avancement, constitue le grand facteur d'élimination en possession de l'homme, et c'est ce facteur en sa double fonction qu'atrophie un livre qui force l'esprit à réagir, à se secouer comme un chat douché pour revenir à la santé. Ce qui survit à une lecture genre exclusivement psychologique, c'est une conception erronée des choses, un affaiblissement, une série de spéculations rêveuses ; la volonté, au lieu d'actionner la machine humaine, tend à l'arrêter, sous prétexte de la regarder mouvoir.

La littérature canadienne n'est qu'à son enfance, mais j'espère qu'au lieu d'imiter un pernicieux genre décadent, elle prendra une forme énergique, digne d'un peuple rempli de vitalité. Les écrivains français modernes se moquent du romantisme, mais quel verdict rendront leurs successeurs plongés dans la vie absorbante et forte qui se prépare, quand ils critiqueront les analystes acharnés d'une des écoles actuelles ? Ils diront : C'étaient des efféminés ; et comme les romanciers peignent leur entourage, toute une société subira le même qualificatif humiliant. Le Canada se prépare un avenir vigoureux, sa littérature doit marcher à l'avant-garde.

Alphonse BEAUREGARD.

LES DEUX PIGEONS MALHEUREUX

I

“ Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre ”, et sur le chaume aplati du vieux colombier, mille fois le jour, leur joyeux roucoulement se mêlait à l'universelle sympathie de la nature, au mois des fleurs et des moissons. Allègrement, la tête s'agitant à chaque pas, ils marchaient sur la dentelure des toits. Leurs petites pattes étaient rouges comme des ciselures de corail ; leur jabot, chatoyant et bleu, avait les reflets des plus beaux nuages. Parfois ils allaient boire ensemble à la vasque où le soleil brodait les plus fières arabesques des dorures de ses rayons. L'eau y était claire comme “ à la claire fontaine ”, et parmi les papillons et les libellules qui y étaient venus boire aussi, quelques-uns, enivrés du charme incessant de l'heure — l'heure est une éternité pour l'insecte éphémère — y étant morts sans regrets, jonchaient les bords des débris de leur sublime azur.

II

L'âme du plus petit voyageur même est un abîme de désir : la parcelle de rêve tournant à l'inconnu, n'en doutons pas, nous est jetée par Dieu qui daigne veiller à tout, et pour notre joie et pour notre tourment, et pour notre vie et notre fin ; heureux pourtant l'être pétri de constance, qui vit et meurt content du même coin de ciel et qui n'a besoin d'autre amour que du premier !

Un soir, soir de mélancolie, soir fatal au cœur en peine, les nuages rapides couraient vers l'orient. — Je pars demain, dit à sa compagne le pigeon voyageur ; comme ces nuages, je toucherai aux portes de l'aurore, je verrai le dernier horizon ; sans cette vue des feux qui commencent le jour, je mourrais du rêve intense qui me pèse.

Sa compagne pleura discrètement : pour la première fois, le colombier s'assombrit de tristesse.

La prime aube venue, on se sépara : l'adieu fut court, comme tous les adieux, et, l'amant disparu, la compagne fidèle regarda longtemps encore dans l'espace, où se perdait son espoir....

Les semaines ont fui, les mois, les années, et c'est en vain que l'amante attend l'amant qui regrette toujours, lui, le prisonnier en des lacs cruels. . . .

III

Que de joies sans retour, larmes des destins engloutis ! C'est le pourquoi des " larmes des choses " — *lacrymæ rerum*.

IV

Le voyageur n'est plus revenu et sa compagne est tombée aujourd'hui sous la dent du chien qui dévore " force os de poulets et de pigeons ".

J'écrirai peut-être quelque jour son histoire, car j'aime l'histoire des faibles et des déshérités inoffensifs, qui sont en ce monde comme pour expier les fautes auxquelles le remords des coupables ne saurait suffire.

Victimes du plus fort, esclaves des despotes, allez, la vie est une obole et vous avez pour votre argent.

Louis-Joseph DOUCET.

CAUSERIE THEATRALE

LE CONSERVATOIRE D'ART DRAMATIQUE

Nous n'ignorons pas les difficultés sans nombre que la création d'un conservatoire d'art dramatique doit rencontrer chez nous ; le passé est là pour nous le démontrer.

Le Beau, ce dieu des contemplateurs, n'a guère d'adorateurs au Canada ; et ceux qui, en aucune occasion, se sentent pris d'un grand

rêve, payent chèrement leur folie devant l'indifférence et l'ostracisme de nos compatriotes.

Les jeunes qui, au début des " Soirées de Familles " luttèrent courageusement à la fondation d'un conservatoire à Montréal, se souviennent à combien de sacrifices, je dirai même, à combien d'humiliations, ils durent d'éphémères succès.

Mais à cette époque, ils n'avaient l'appui d'aucune influence sérieuse et c'est avec leurs propres armes qu'ils durent combattre l'apathie du public.

Les temps sont changés et si le conservatoire Lassalle, tel que créé, subsiste — ce que l'avenir ne peut que confirmer — il aura fait triompher une grande et noble cause.

Certe, nous sommes à une époque de transition. Sans vouloir rappeler ici les épisodes de " l'entente cordiale ", plus nécessaire au Canada qu'en aucun autre pays du monde, nous avons à défendre, contre l'invasion étrangère, le plus beau patrimoine de notre passé historique : la langue française à laquelle nous restons attachés par d'invincibles liens. Nous voulons l'autonomie de notre langue ; et si le cosmopolitisme nous envahit, nous avons, plus que jamais, raison d'élever la voix, nous les défenseurs de l'esprit français en ce pays.

Evidemment, l'extension britannique a fait que l'idiome anglo-saxon s'est prodigieusement étendu dans les cinq parties du monde.

Il est visible que la propagation de cette langue a été aidée par sa faculté d'assimilation. Quoiqu'il en soit, si la littérature anglo-saxonne, à raison de sa fécondité et de son développement, s'est introduite en ce pays, mais plus encore à raison d'un revirement brusque de l'histoire, sa puissance, que cinq siècles n'ont pu amoindrir, n'en présente pas moins pour nous le plus grand danger, puisque son influence menace de réduire notre langue à un idiome particulier qui, peu à peu, se fondera définitivement pour rentrer dans l'ombre.

Le travail aidé par ceux-là mêmes à qui il ne reste que quelques notions de notre langue et qui se proclament Canadiens français, ne fera que progresser par suite de notre commerce journalier avec l'élément anglo-saxon.

Il faut donc comprendre qu'une lacune est à combler : celle de créer un milieu propre au développement de l'esprit français.

Quelques pessimistes ont pu croire que nous marchons à notre agonie comme peuple et que la fusion de l'élément français avec la mentalité anglaise ne tient qu'à une question d'heures. Détrompons-nous : une race comme la nôtre sait résister aux caprices des circonstances et du temps. Nous avons trop devant nos yeux l'exemple du passé pour sacrifier le plus beau titre de notre gloire à un pur hasard de circonstances.

Nous sommes à un tournant de notre histoire : un seul effort vers la pensée peut vaincre tout danger, et il faut bien comprendre la nécessité d'un milieu propre à la conservation de notre langue. Je le répète : nous manquons d'un milieu propre au développement de nos facultés artistiques. Quel avenir nous réserve cet état de choses, si le principal instrument, notre langue, se voit réduit à l'impuissance, si notre mentalité s'étiole avec le peu qui nous reste de caractère national ?

Nous manquons de milieu.

Songez-y : le milieu est indispensable à toute évolution intellectuelle.

A quoi pourrions-nous reporter l'histoire de notre passé dans l'avenir, si nous ne jetons, dès à présent, les bases de milieux artistiques ?

Savez-vous ce que Sainte-Beuve appelait la " conscience de l'humanité ? "

Il qualifiait ainsi la série des faits qui composent la représentation idéale d'un peuple. Or, de quoi se compose cette série de faits qui constituent, en résumé, l'histoire de l'esprit humain ? Elle se compose, non seulement des événements constitutifs d'une politique, ou de la distribution des richesses, ou, si vous le voulez, de l'évolution matérielle des peuples, mais elle comprend l'ensemble des productions intellectuelles qui sont comme l'expression de ce qu'une nation a de plus élevé : sa marche vers la Pensée.

Or, comment pourrait-on véritablement mériter le titre de nation, si l'on ne se crée des milieux propres au développement de notre mentalité ?

Le milieu, c'est tout. Son influence a tellement passionné les esprits, qu'il en est sorti une théorie depuis longtemps admise et qu'aucun ne saurait contester. L'École littéraire a depuis longtemps compris cette grande vérité, et voilà qu'on a créé à Montréal un conservatoire d'art dramatique.

Nous ne saurions trop proclamer qu'une pareille tentative est propre à assurer, une fois de plus, notre existence nationale.

Visiblement notre langage a besoin de se retremper aux sources de l'épuration et de la correction. Notre vocabulaire, peu millionnaire déjà, s'augmente, chaque jour, d'anglicismes et de barbarismes dont l'influence n'est que trop apparente. Nous parlons mal le français par habitude, par négligence. Songeons quels fruits produira une école de diction chez nous. Le conservatoire apprendra aux jeunes la théorie du beau langage, leur inculquera les beautés des chefs-d'œuvres français et les leur fera comprendre.

Or, comprendre la beauté des littératures et la communiquer au public, voilà la plus belle œuvre d'épuration que nous puissions tenter.

Trop, chez nous, n'ont pas le temps, après leurs études terminées, d'ouvrir les auteurs. Le théâtre sera pour nous un éducateur facile et agréable. Commençons par répandre l'amour de l'art dramatique, et nous verrons tout le bien que notre langue en ressentira.

Mais j'ajoute que le théâtre n'a pas seulement pour but la science du relief, de la perspective ou l'instinct de l'action. J'ai entendu dire que le théâtre était la faculté chez un auteur ou d'enlever le rire, ou de communiquer des émotions fortes et imprévues. Cela peut être vrai, mais le théâtre doit être avant tout une école de morale. Et ce qui le prouve, c'est qu'il est l'expression du siècle où il s'est développé. Qu'il prenne sa forme, son expansion à une époque, et il reste l'expression des mœurs, des passions de cette même époque. Je comprends qu'il soit, depuis longtemps déjà, en un état de décadence évidente ; et que, si l'on a sacrifié les émotions véritables au bénéfice de la féerie et du décor, les combinaisons pornographiques et sensuelles ont eu aussi leur influence sur les sociétés présentes. Mais cet état de choses n'est due qu'à une déviation passagère au profit de la curiosité populaire. La morale n'en a pas, pour ces raisons, changé ses lois, et le jour n'est pas loin où le théâtre reprendra son rôle de moraliste et d'éducateur. Ce rôle lui fut assigné depuis que ses lois existent, puisqu'elles sont celles de la morale qui nous vient d'une loi surnaturelle.

Le rôle du conservatoire est donc dès maintenant défini : avoir un théâtre moral et créé dans l'intention d'épurer notre langage par l'étude des chefs-d'œuvres français.

J'ai eu l'honneur d'assister, à titre de juré et de directeur du conservatoire, à plusieurs auditions et j'ai constaté la réalisation de mes prévisions. Chez plusieurs élèves, le résultat obtenu est plus que satisfaisant. L'on sent déjà le "métier", indispensable au développement de l'aptitude. Dans quelques mois, peut-être, ceux-là mêmes qui nous ont étonnés par leurs facultés d'assimilation, seront des élèves presque complets.

Il ne suffit pas d'être un bon élève toute sa vie. Daudet nous le disait : " En quittant le conservatoire, il faudra oublier le geste, l'intonation du professeur et tâcher d'agir par soi-même. Apprendre ne suffit pas ; il faut sentir, il faut comprendre la vie autant que le théâtre, observer les mœurs, les usages, les habitudes, les hommes, enfin. "

Ne l'oublions pas : si les éléments essentiels de l'action théâtrale sont la mémoire, le débit et le geste, en ces trois qualités indispensables résident les différentes manières que l'interprète dramatique emploiera pour exprimer la gamme infinie des passions humaines ; car, en ces trois qualités, essentielles pour rendre les divers caractères de la vie, sont renfermés le naturel, l'aisance, la diction, la déclamation, la sincérité, l'expression, la physionomie.

Que les jeunes n'oublient jamais cette vérité qui nous vient d'un acteur célèbre, Lafontaine : " Il ne faut pas seulement apprendre un rôle, il faut le vivre ". Vivre un rôle, c'est communiquer le grand frisson, celui qui nous vient de l'art pur et sans lequel il n'est pas d'émotion véritable. Lorsque les élèves du conservatoire pourront nous communiquer les émotions de leur art, ils auront bien mérité de la patrie canadienne.

Jean CHARBONNEAU.

LISTE DES ABONNES

- | | | |
|--------------------------------|--------------------------|--------------------------|
| Jos. Adam | Mlle Noéla Dubrule | Origène Leveillé |
| Hon. Horace Archangebeault | J.-A. Ducharme | Maurice Loranger |
| Jos. Archangebeault | Dr Henri Duhamel | Albert Lozeau |
| Jos. Archangebeault (Palmeri) | G.-A. Dumont | |
| Eugène Audette | P. DuTremblay | |
| Conrad Bastien | Arthur Ecrément | Duncan MacDonald |
| Germain Beaulieu | Paul Ethier | Albert Maillé (Dreux) |
| Jos. Beaulieu | | Rodolphe Maillé |
| Alphonse Beaugard | E. Fabre-Surveyer | Dr Gaston Maillet |
| J.-L. Beaugard | Albert Ferland | Paul Mainfray |
| L.-A. Bédard | J.-P. Fillion | Hon. Juge Paul Martineau |
| Hon. F.-L. Béique | Louis Fontaine | E.-Z. Massicotte |
| Dr Arthur Bernier | Zénon Fontaine | Eric Maurice |
| Jos. Berthiaume | Hon. L.-J. Forget | Geo. McClure |
| Henri Bertrand | Rodolphe Forget | Dr Alphonse Mercier |
| Tancrède Bienvenu | Hon. Juge T. Fortin | Honoré Mercier |
| Jean Bisailon | J.-A. Frauceur | Adrien Messier |
| Mme W.-E. Blumhart | Achille Fréchette | P.-B. Migneault |
| Gaston Bonnier | | Emile Miller |
| A. Bouchard | Mme J.-A. Gagnon | C.-A. Millette |
| Bourbeau Rainville | Honoré Gervais | Hercule Mondoux |
| Dr R. Boulet | Charles Gill | F.-D. Monk |
| Alb. Bourgeois | Rodolphe Girard | Dr E. Montpetit |
| Alp. Bouvier | Jos. Girouard | Willie Mount |
| Gustave Boyer | A. Giroux | J.-O. Mousseau |
| Emile Brissette | Eugène Godin | C.-A. Pariseault |
| Eugène Brissette | Sir Lomer Gouin | J.-N. Pauzé |
| Donat Brodeur | J.-B. Goyer | Louis Payette |
| Hon. L.-P. Brodeur | Ludger Gravel | Dr Frédéric Pelletier |
| Alc. Brosseau | Henri Grignon | Ernest Perras |
| Hon. Juge A.-A. Bruneau | | J.-L. Perron |
| Arthur-E. Brunet | Henri Hains | Eddy Ponton |
| Rodolphe Brunet | Louis Hains | Henri-W. Prevost |
| John Bumbray | Elzéar Hamel | Jules-Edouard Prevost |
| | Gabriel Hanotaux | Jean Provost |
| Mme R. Carrière | Casimir Hébert | Alphonse Racine |
| Dr E.-P. Chagnon | L.-P. Hébert | Hon. H.-B. Rainville |
| Gustave Chagnon | Dr H. Hervieux | Hubert Raymond |
| Nap. Champagne | Norbert Hotte | Fernand Rinfret |
| William Chapman | Mme Huguenin (Madeleine) | Thibodeau Rinfret |
| Jean Charbonneau | F. Hurtubise | Hon. Juge J.-E. Robidoux |
| C.-A. Chenevert | | Dr J.-A. Rodier |
| Dr Choquette | Amédée Jasmin | Henri Roullaud |
| Hon. Juge F.-X. Choquet | | Dr J.-A. Rouleau |
| C.-A. Chouillon | Alfred Labelle | A.-A. Rouleau |
| Mme Z. Comtois | Dr J.-E. Laberge | A.-V. Roy |
| Alp. Corriveau | Dr E.-P. Lachapelle | Elzéar Roy |
| Mme E.-R. Croteau | J.-Cléophas Lamothe | F.-X. Roy |
| Eugène Cyr | Gustave Lamothe | Dr J.-H. Roy |
| | Mlle Hermine Lanctôt | |
| Dr E.-G. Dagenais | Godfroi Langlois | J.-B. Sigouin |
| Hon. Raoul Dandurand | Mendoza Langlois | Chs.-E. Stanton |
| Athanase David | Dr P.-H. Laporte | F. St-Germain |
| F.-L. David | Eugène Lassalle | Louis St-Germain |
| Hon. L.-O. David | Rodolphe Latulippe | |
| Hon. Jérémie Décarie | Sir Wilfrid Laurier | Adrien Thibaudeau |
| Romuald Delfausse | Alex. Lavallée | J.-P. Thibaudeau |
| Dr A. De Martigny | Arsène Lavallée | Henri Tillman |
| Mlle Jacqueline L. De Martigny | Hon. Juge L. Lavergne | Ernest Tremblay |
| | J. A. Leblanc | Louis-P. Turcotte |
| Dr F.-J. Demers | Jos. Leclerc | Hon. Paul Turgeon |
| Mlle Emma Demers | F.-Gustave Leduc | Roméo Turgeon |
| Hector Demers | Mme Cécile Léger | |
| C. Demontigny | Mlle Eugénie Lefebvre | Dr C.-N. Valin |
| Dionis Desaulniers | Mlle Yvonne Lemaitre | Arthur Vallée |
| Gonzalve Desaulniers | Hon. Rodolphe Lemieux | |
| Gaspard DeSerres | A. Leveillé (E. Gallèze) | J.-N. Wilson |
| Louis-J. Doucet | Lionel Leveillé | Lawrence-A. Wilson |